

BACCALAUREAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2021

EPREUVE ANTICIPEE DE FRANÇAIS

Jeudi 17 juin 2021

Recommandations générales

Le corrigé proposé ci-après suggère les pistes essentielles de traitement du sujet par un élève des séries technologiques dans le temps imparti. Il ne s'agit en aucun cas d'une proposition exhaustive, mais d'une base de travail susceptible d'être enrichie et ajustée au sein des commissions académiques.

Le corrigé s'articule en trois entrées, qui permettent d'étalonner les copies :

- *Les attentes légitimes.*
- *Les éléments qui incitent à valoriser la copie.*
- *Les erreurs et/ou déficiences qui pénalisent la copie.*

On utilisera tout l'éventail des notes. C'est pourquoi on n'hésitera pas à attribuer aux très bonnes copies des notes allant jusqu'à 20. Les notes très basses, soit inférieures à 5, correspondent à des copies indigentes à tout point de vue.

La qualité de la copie est relative aux connaissances et compétences que l'on attend d'un candidat de Première des séries technologiques. L'appréciation portée sur la copie répondra à la question suivante : quels sont les qualités et les défauts de la copie ?

Commentaire de texte (20 points)

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960.

Vous ferez un commentaire littéraire du texte en vous aidant des pistes suivantes :

- 1- Un amour maternel démesuré.**
- 2- Un regard amusé et attendri du narrateur sur son passé.**

On attend

- Un développement organisé offrant des analyses précises, étayées par des références, et construisant une réelle interprétation du texte.
- Dans chaque partie, le développement de deux éléments d'interprétation figurant dans la proposition de corrigé ci-dessous.

On valorise

- Les copies qui ont proposé des analyses pertinentes et fines.
- Les candidats qui auraient été sensibles au caractère émouvant de l'évocation par le narrateur adulte de sa désillusion.

On pénalise

- Les copies qui se contentent de paraphraser le texte.
- Un développement inorganisé.
- Une succession de relevés sans interprétation.
- Une syntaxe déficiente.
- Un contresens manifeste et majeur dans la compréhension du texte.

Proposition de corrigé

Cette proposition est une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Tout autre élément d'analyse pertinent proposé par le candidat, et qui ne figurerait pas dans cette proposition de corrigé, doit être accepté.

1- Un amour maternel démesuré

Un amour inconditionnel

On remarque tout d'abord que la mère du narrateur est prête à tout pour mettre son fils en valeur. Elle ne craint pas d'aborder un personnage éminent et impressionnant, ici le roi de Suède, dont le portrait souligne le caractère solennel, hiératique et froid : son attitude distante (« œil imperturbable », observation « froid[e] » du narrateur), sa « voix caverneuse » et son autorité (usage des impératifs « faites », « voyons ») n'ont pas dissuadé la mère de lui adresser sa requête, en dépit de gouffre social qui les sépare.

La métaphore « son visage s'éclaira » permet d'insister sur la joie qui la traverse lorsque le souverain accorde à son fils l'opportunité de briller publiquement.

Cette joie se fonde sur la « confiance » absolue qu'elle porte à son fils : le terme est employé deux fois dans le deuxième paragraphe, et renforcé la seconde par l'adjectif « totale ». « Amour » et « confiance » animent cette mère qui élève seule son fils unique et consent tous les sacrifices car elle est convaincue de ses talents et de l'avenir glorieux qui s'offre à lui : la soudaine brièveté des phrases, « Elle avait confiance en moi. Elle savait qui j'étais », souligne sa vision pleine de certitudes et d'optimisme.

Un amour aveugle

Cet amour est si puissant qu'il lui fait oublier la réalité. Bien que la négation restrictive insiste sur l'inexpérience du jeune homme qui n'a « tenu que trois ou quatre fois la raquette de tennis

à la main » et ne peut donc exceller dans ce sport, sa mère en fait abstraction et n'en tient aucun compte, ce que souligne l'amplification induite par l'adverbe « nullement ».

Cet aveuglement lui fait également balayer d'un revers de main la médiocrité de leur quotidien : la reprise de l'adjectif « petit » dans la phrase « Les petits détails quotidiens, les petites difficultés pratiques n'entraient pas en ligne de compte » incarne sa faculté à minimiser les soucis.

La mère apparaît donc comme une figure attachante, excentrique et exaltée. Elle est aveuglée par un amour maternel absolu, qui est sa seule raison de vivre. Ainsi, dans l'extrait proposé, elle ne doute absolument pas des dispositions extraordinaires de son fils pour le tennis.

Un pouvoir pesant

Cet amour, s'il est une force, pèse également comme un fardeau sur le narrateur.

Il est indéniablement une force à laquelle le narrateur ne peut résister : il n'hésite qu'« une seconde » puis ravale « sa honte et sa peur » pour réaliser le rêve de sa mère. Il donne le meilleur de lui-même comme le montre l'énumération des verbes à l'imparfait « Je sautais, plongeais, bondissais, pirouettais, courais, tombais, rebondissais, volais ». Cette accumulation de verbes d'action rend compte de ses efforts et de la peine qu'il se donne. Il veut croire au destin que sa mère a vu pour lui et attend qu'une « force entièrement juste » intervienne ; le déterminant possessif « notre faveur » traduit une communauté de destin et l'adhésion aux espoirs de sa mère.

Néanmoins, l'amour maternel exerce un pouvoir pesant sur le fils et l'épisode de Varsovie illustre cette emprise. Lorsque le narrateur évoque « la leçon de Varsovie », on constate que les paroles de sa mère sont rapportées au discours direct, comme pour signifier combien elles résonnent encore à ses oreilles : « La prochaine fois, je veux qu'on te ramène à la maison sur des brancards, tu m'entends ? » Cette leçon marque l'enfant par le ton intransigeant et injonctif employé (verbe de volonté « je veux », présence redoublée de la première personne en fonction de sujet et de complément « je », « m' »), et surtout par la violence du propos. Il est en effet étonnant d'entendre dire par une mère aimante qu'elle veut voir son enfant blessé, le corps éparpillé « sur des brancards » (le pluriel inattendu dans l'expression crée l'image mentale d'un démembrement). C'est qu'en réalité, elle peut à la rigueur consentir à la défaite, mais non au déshonneur, qui consisterait à esquiver une difficulté ou un combat.

La leçon de Varsovie est de toute évidence retenue et appliquée : il ne saurait être question, pour Romain, de « [se] dérober ». Bien au contraire, malgré « [la] honte et [la] peur », il se « laisse conduire (...) à l'abattoir », il va à « [son] exécution ». Il n'est donc pas entièrement dupe des illusions de sa mère et sait qu'il risque fort de se couvrir de ridicule et de s'exposer à une mort sociale (métaphore filée par les termes « abattoir », « exécution »), mais il y consent par amour pour sa mère, pour ne pas la décevoir : son estime lui importe plus que tout le reste.

2- Un regard amusé et attendri du narrateur sur son passé

Un texte autobiographique : un souvenir d'enfance et son analyse rétrospective

Dans l'extrait proposé, le narrateur revient sur un épisode qu'il a vécu à quatorze ans, alors qu'il venait d'arriver en France avec sa mère : il s'agit, on l'a vu, d'une étonnante partie de

tennis. Le « je » est logiquement omniprésent mais il est double puisqu'il renvoie tantôt à l'enfant de quatorze ans qui a vécu l'épisode, tantôt à l'adulte qui le raconte et l'analyse rétrospectivement. L'homme de « quarante-quatre ans » qui intervient dans le texte avec l'emploi du présent d'énonciation (« je commence à me poser certaines questions ») ou celui du passé composé (« j'ai beaucoup vécu ») raconte celui qu'il a été à 14 ans (« malgré mes quatorze ans »). Le récit oscille ainsi entre « je narré » et « je narrant », entre passé et présent, entre action et réflexion. Le texte présente donc les caractéristiques du genre autobiographique, ce que semblent confirmer certains éléments qui pourraient correspondre à un pacte autobiographique précédemment conclu : « je mentirais aussi si je n'avouais... ». Le texte est donc placé sous le signe de la vérité, de la sincérité, ou tout au moins de l'affirmation de vérité et de sincérité propre au genre autobiographique.

Un regard amusé sur un épisode du passé

Tout, dans l'extrait, montre que le narrateur porte un regard amusé sur l'épisode qu'il a vécu quelque trente ans plus tôt, et tout contribue ainsi à faire rire ou sourire le lecteur : l'excentricité assurée de la mère et son mépris des contingences matérielles, des « petits détails quotidiens » tout d'abord ; le consentement désabusé du fils au délire maternel ensuite : il « [baisse] la tête » et va « à [son] exécution » pour ne pas la déshonorer...mais il se ridiculise (et la ridiculise ?) en exhibant sa nullité au tennis.

Le récit même de la partie de tennis relève du registre comique. Le « match » n'est pas enjolivé, le narrateur en souligne au contraire le grotesque avec beaucoup d'autodérision et d'humour. Ainsi, la déconvenue du personnage est décrite par des hyperboles plaisantes : « mon exécution », « l'abattoir ». Le décalage entre les efforts désespérés de Romain et leur piètre résultat participe aussi au comique de la scène : « c'est tout juste si je parvenais à effleurer la balle ». Ce décalage est d'ailleurs exprimé par le contraste entre la phrase lapidaire qui expose sans concession le résultat : « ce fut vite fait » (repris plus bas par « ce ne fut pas le cas » qui acte l'absence de miracle), et l'ample énumération de verbes d'actions à l'imparfait, qui renvoie aux efforts aussi vains que ridicules du jeune homme. Par certains aspects, tels que la chute du personnage ou sa « danse de pantin désarticulé », l'épisode s'apparente à un sketch ou à un spectacle clownesque. Il peut aussi faire songer à une parodie de combat épique ou de duel chevaleresque dans lequel Romain, dérisoire champion de sa mère, livre pour elle et sous ses yeux, un combat perdu d'avance et qui n'a rien de glorieux.

Le narrateur explique avec humour et bienveillance que le jeune homme qu'il était croyait encore au miracle. Il est question de « merveilleux », « de baguette magique », d'un « ordre mystérieux », d'une « force puissante et invisible ». Ce champ lexical met en évidence la naïveté comique et émouvante du jeune homme. L'humour est perceptible également quand le narrateur feint de commencer à s'interroger sur le merveilleux « à quarante-quatre ans » : « j'en viens parfois à me demander si l'histoire du *Chat botté* n'a pas été inventée de toutes pièces ».

Tout l'extrait est donc sous le signe de l'autodérision, qui n'épargne ni l'enfant ni l'adulte. Tout est sous le signe de l'humour caractéristique de Gary qui s'accompagne, chez lui, d'une vraie tendresse. L'extrait est tout à la fois comique et émouvant.

Un regard attendri sur un épisode douloureux

Si la scène est racontée plaisamment par l'adulte qui possède recul et expérience, elle est vécue douloureusement par l'enfant qui la subit. Pour lui, il s'agit bien d'une « exécution »,

d'une douloureuse et prévisible humiliation. L'humour n'exclut donc pas la tendresse et l'émotion pudique : le narrateur est à la fois amusé et ému lorsqu'il raconte et revit la pitoyable partie de tennis. Les motivations de l'enfant sont également touchantes, pour le lecteur comme pour le narrateur adulte : Romain renonce à tout amour-propre par amour pour sa mère et c'est un dérisoire martyr auquel on assiste.

Si le récit est comique, l'épisode n'en est pas moins marquant dans la vie de l'enfant. Il s'apparente à un traumatisme et à une douloureuse révélation. Le premier est nettement suggéré par la notation au présent, associée à l'adverbe « encore » : « il me semble parfois que j'y suis encore » (sur le court). Trente ans après, il éprouve encore la « honte et [la] peur » ressenties au moment d'entrer sur le court... et d'en ressortir.

Le narrateur feint la naïveté et une certaine croyance persistante au merveilleux, en dépit de « défaillances passagères », croyance qui, même jouée, instaure un lien indéfectible entre le garçon de 14 ans et l'homme qu'il est devenu. En effet, le merveilleux, sous l'influence de sa mère et de son amour inconditionnel, a imprégné et nourri l'enfance du narrateur. Dans le texte, par les références aux contes de Perrault ou de Beatrix Potter (voir également le champ lexical du merveilleux, précédemment relevé), le narrateur nous replonge et se replonge dans cet univers enfantin et merveilleux auquel il voudrait croire encore à l'âge adulte. Or, ce à quoi l'on assiste, dans l'extrait, et ce dont le personnage prend conscience, c'est, au sens propre, « une défaillance du miracle », une désillusion. Il n'est ni « baguette magique » ni « force entièrement juste et indulgente » et l'amour d'une mère ne peut pas tout. « Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais » écrivait ainsi Gary au début du livre.

Il s'agit donc bien ici, sous des aspects drôlatiques, d'un épisode décisif qui, après maints autres, rompt l'enchantement du monde pour l'enfant et constitue pour lui une désillusion marquante.

A - Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales » I,31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.

Texte de Tzvetan Todorov, « La découverte de l'Amérique », préface de *Le Nouveau Monde (récits de Amerigo Vespucci, Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera)*, 1992.

Vous résumerez ce texte en 195 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 175 et au plus 215 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte et de ses étapes essentielles.
- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.

- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- La découverte par les Européens des habitants du Nouveau Monde s'est révélée particulièrement laborieuse, et ce pour plusieurs raisons.
- La première tient à l'incompréhension langagière, qui a persisté longtemps faute d'interprètes suffisamment formés ou volontaires, voire... vivants !
- La deuxième s'explique par le regard, clairement et diversement intéressé, que les Européens ont posé sur les territoires et les indigènes, et qui colore inmanquablement les récits de leurs explorations.
- La dernière est à chercher dans les préjugés et les horizons d'attente – nourris notamment de littérature, qu'ils ont projetés, quitte à affabuler, sur les terres et les habitants découverts. Le mythe de l'âge d'or résulte d'ailleurs d'un processus de construction narrative et idéologique identique.

On valorise

- Une expression soignée ; des reformulations subtiles et pertinentes.

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemple possible de contraction

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Si la rencontre d'autres peuples est généralement bien plus complexe que celle de territoires étrangers, la découverte des Indiens du Nouveau Monde s'est révélée particulièrement laborieuse.

D'abord, entre peuples qui ne se connaissent absolument pas, toute communication immédiatement limpide est impossible. Colon, lors de son premier voyage, est conscient de cette difficulté, mais ne peut la résoudre pour le second : l'essentiel des Indiens contraints d'apprendre l'espagnol meurent en Europe ou s'enfuient au retour, tandis que les Espagnols laissés en Amérique ont disparu. Vespucci, lui, évoque lors de son troisième voyage deux

Indiens ramenés au Portugal pour apprendre la langue, mais on ignore comment les explorateurs procédaient auparavant lors de séjours trop courts pour former des interprètes.

Ensuite, le regard et donc les récits des conquérants sont biaisés : la poursuite de ses explorations dépendant de leurs bénéfices, Colon présente les terres conquises comme pourvoyeuses de biens inépuisables et les hommes comme aisément disposés à les céder ; pour Amerigo, son vrai trésor réside dans ses récits, qu'il enjolive.

D'autre part, les préjugés, tributaires de récits précédents, plaquent sur les terres et les habitants américains des références et des affabulations inspirées de Marco Polo ou des auteurs antiques, et forgent puissamment le séduisant mythe de l'âge d'or.

215 mots

Essai :

Comment surmonter les obstacles qui empêchent les cultures différentes de se rencontrer ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur « Des Cannibales » de Montaigne, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet, et notamment l'identification des obstacles à surmonter.
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une réflexion organisée.
- Un travail intégralement rédigé.
- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles.
- Une réflexion nuancée qui explore différents aspects de la question.
- Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors-sujet.

- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

On acceptera différentes organisations de développement : si l'identification des divers obstacles à surmonter semble indispensable à l'évocation des moyens qui permettent de les surmonter, on n'attendra pas nécessairement une partie dédiée à ces obstacles.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion : on n'attendra pas que les candidats développent l'intégralité des arguments ici proposés.

On peut d'abord s'interroger sur les raisons qui expliquent pourquoi la rencontre entre des cultures différentes est difficile, voire problématique. Quels sont donc les obstacles que cette rencontre doit surmonter ou apprendre à surmonter ?

L'incompréhension et l'ignorance

Des cultures différentes s'expriment dans des langages différents qui peuvent susciter des incompréhensions dans un premier temps : les intermédiaires, les *truchements* sont souvent d'abord inexistantes – il faut du temps pour en former, comme l'indique Todorov ; il faut déjà avoir créé des relations de confiance ou au contraire avoir pris le risque de créer des conditions qui compromettent parfois l'avenir – par exemple si des enlèvements ont été nécessaires pour former ces intermédiaires. Sans une langue commune, il est difficile de se comprendre, il est difficile de dépasser le stade de besoins élémentaires ; l'absence d'une langue commune peut même conduire à des incompréhensions aux conséquences tragiques... Faute de cette langue partagée, c'est parfois le langage des corps qui parle, éventuellement celui des poings et des armes.

L'ignorance des codes sociaux d'une autre société inconnue, ou mal connue, peut également engendrer de graves incompréhensions : comment interpréter des mimiques, des postures, voire des accoutrements ou des tatouages dont on ne connaît pas le sens ?

La menace d'un rapport de force

Les cultures constituent une part essentielle de l'identité des peuples, chacun vivant sur son propre territoire : ils peuvent voir dans ceux qui sont porteurs d'une autre culture des concurrents, voire des ennemis susceptibles de menacer leur intégrité, leurs ressources, si ce n'est leur existence.

Dans les cas extrêmes – lorsque les peuples mis en présence sont issus de mondes totalement différents, comme ce fut le cas lors de la découverte de l'Amérique, entre les Européens et les Amérindiens –, la nouveauté absolue de cette rencontre peut être elle-même source d'angoisse, d'inquiétude, voire d'hostilité : que penser des intentions d'individus provenant d'un monde inconnu, qui ne peuvent vraiment s'expliquer ? Dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, c'est cette inquiétude qu'exprime Jean de Léry à l'occasion de sa première rencontre avec les Indiens Margajas.

Le but des expéditions organisées à la fin du XV^e siècle, puis au cours des siècles suivants par les puissances européennes – d'abord le Portugal et l'Espagne, puis la France, l'Angleterre... – était sans ambiguïté : s'il s'agissait d'abord pour Colomb et la Couronne espagnole de trouver une nouvelle route vers les Indes, **la volonté de conquête** s'est rapidement affirmée. S'emparer d'immenses territoires et de leurs ressources – le bois, les métaux en particulier –, étendre sa puissance sur une nouvelle partie du monde non encore circonscrite, mais vite reconnue comme considérable, tout cela au détriment des peuples qui l'occupaient jusque-là, ne pouvait guère permettre une compréhension harmonieuse entre les forces en présence...

L'ethnocentrisme

Des cultures différentes peuvent reposer ou être fondées sur des valeurs différentes, parfois inconciliables, ou du moins suscitant des tensions : on pense notamment à la notion de propriété, dont l'appréhension diverse a des conséquences sur l'organisation économique, sociale, politique. On peut évoquer aussi la place réservée aux aînés, le regard porté sur l'homosexualité, etc.

La rencontre physique d'autres peuples est toujours précédée de préjugés, de représentations qui commandent, du moins en partie, l'action des individus : les premiers Européens à découvrir les terres du Nouveau Monde n'ont pu s'empêcher de voir dans les peuples qu'ils ont rencontrés des « sauvages », issus du monde de la forêt – l'étymologie de l'adjectif *sauvage* peut être ici rappelée avec pertinence –, c'est-à-dire d'un monde primitif, d'avant la civilisation – celle qu'incarrait l'Europe de la fin de la Renaissance pour les premiers conquistadores. Si la représentation de ces individus nus, aux corps parfois recouverts de tatouages et de scarifications, a pu fasciner les Européens, elle a pu aussi inspirer des comportements agressifs et légitimer l'entreprise d'appropriation des terres, des ressources, voire des corps, puis la colonisation programmée.

Une voie possible pour surmonter ces obstacles consiste à ne pas se poser en conquérant

Le refus de la violence

Force est de constater que la première rencontre entre des peuples différents se fait souvent dans la méfiance, voire la violence. Ainsi le texte de Todorov dessine-t-il, comme en une toile de fond, cette violence originaires : Colomb « ramène de force dix Indiens en Espagne », et Vespucci lui-même « mentionne deux indigènes qu'on capture pour les amener en Europe et leur apprendre le portugais. » On ne demande pas l'avis des colonisés : ils sont emmenés contre leur gré pour servir les desseins européens. De plus, sur les dix, au moment de repartir, « sept d'entre eux [sont] déjà morts, n'ayant pu supporter le mode de vie européen. » Rien ne semble donc avoir été pensé pour faciliter une acclimatation au pays dans lequel ils furent entraînés. Toute cette violence, finalement, apparaît bien vaine, puisque « Dès que le bateau de Colon touche les côtes d'Haïti, [les trois indigènes restants] s'enfuient et ne reparaissent plus jamais. »

Le refus de la domination culturelle

L'on observe souvent une sorte de colonisation culturelle, irrespectueuse des différences de l'autre. C'est cette domination brutale des Européens que dénonce Diderot dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* : le vieillard tahitien accuse Bougainville et ses

hommes d'avoir introduit des principes étrangers à sa société, notamment le sens de la propriété, pervertissant l'innocence originelle de ses congénères. Montaigne, lui, nous raconte l'histoire d'un homme ayant séjourné « en l'endroit où Vilegaignon prit terre, qu'il surnomma la France Antartique », qui est le Brésil. La dénomination est parlante : la terre prend le nom du pays auquel elle « appartient », avec un adjectif s'y accolant. Cela rappelle pour le coup la parole du vieillard tahitien : « Ce pays est à toi, et pourquoi ? Parce que tu y as mis le pied ? ». Lorsqu'il rencontre les trois Tupinambas à Rouen, Montaigne pressent les effets destructeurs de leur fréquentation du monde occidental : «... ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté... ». C'est aussi la fatuité et l'arrogance des Européens, imbus d'ethnocentrisme, que dénonce Montaigne à travers cet épisode : persuadée de sa supériorité culturelle sur les Brésiliens, la cour de Charles IX ne doute pas de l'admiration que doit susciter la « forme d'une belle ville ».

Le refus de juger selon son seul système de valeurs

La colonisation a profondément marqué l'histoire des rapports entre les Européens et de nombreux peuples sur les autres continents. Les Européens ont souvent cherché à imposer leur propre système de valeurs fondé sur un esprit utilitariste, cherchant à tirer profit des ressources des pays colonisés. L'effort de domination s'est également manifesté par le développement du prosélytisme : des missionnaires ont été envoyés dans de nombreuses contrées en Afrique ou en Amérique latine. Au XX^e siècle, un puissant mouvement anticolonialiste a émergé, remettant en cause cet impérialisme. C'est le sens du procès que font certains auteurs : celui d'avoir nié la culture, les mœurs, les spécificités des pays colonisés au bénéfice des colonisateurs. Ainsi, Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* dénonce-t-il le principe même de la colonisation qui, selon lui, a opprimé les peuples en les soumettant à des forces déshumanisantes, détruisant des civilisations ancestrales. Le concept de « négritude » développé par Césaire, Senghor et d'autres écrivains contemporains est ainsi une sorte d'étendard levé contre le sentiment de mépris ou de dévalorisation éprouvé par les peuples anciennement colonisés.

Montaigne, déjà, invitait son lecteur à opter pour une approche relativiste des systèmes de valeurs. Avant Lévi Strauss, il faisait comprendre que le barbare n'est pas celui que l'on croit : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. »

Les témoignages des écrivains sont bien l'un des moyens pour surmonter cet obstacle.

Une autre voie possible pour surmonter ces obstacles consiste à accepter d'apprendre de l'autre

Une nécessaire curiosité pour l'autre

Cette curiosité de l'humaniste pour lequel rien de ce qui est humain n'est étranger, s'incarne en Montaigne qui aime à fréquenter, en voyage, les tables les plus épaisses d'étrangers et fait appel à un « truchement » pour engager un véritable dialogue avec les Brésiliens. Contrairement aux courtisans, il cherche à découvrir leur mode de vie, leurs coutumes et leurs schémas de pensée. Montesquieu prônera dans les *Lettres persanes* cette même attitude authentiquement curieuse de l'autre.

L'autre renouvelle le regard sur soi-même

L'autre nous tend un miroir ; il est un autre nous-mêmes. Nous pouvons reconnaître en lui les traits caractéristiques de l'humaine condition. Diderot fait ainsi dire à Aotourou dans le *Supplément au voyage de Bougainville* : « Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien, est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ». Le nègre de Surinam de Voltaire rappelle que « nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. [...] nous sommes tous cousins issus de germains. »

Le regard de l'autre nous apprend quelque chose sur nous-mêmes, il est porteur d'un renouvellement. Montaigne apprend à se reconsidérer – lui mais aussi ses compatriotes – suite à la rencontre avec les Sauvages. Ceux-ci s'étonnent des us et coutumes françaises, et notamment des fortes disparités de condition, illustrées par la pratique de la mendicité : « des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et [...] leurs moitiés [...] mendians à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ». Ils « trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. »

Le regard posé sur l'autre peut ainsi être source d'humilité. On pourrait citer la pittoresque rencontre de Chateaubriand avec M. Violet, au Nouveau Monde, cet étrange « petit Français, poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, [qui] raclait un violon de poche, et faisait danser Madelon Friquet à ces Iroquois ». L'écrivain français, bon joueur, reconnaît alors sa propre ignorance : « N'était-ce pas une chose accablante pour un disciple de Rousseau que cette introduction à la vie sauvage par un bal que l'ancien marmiton du général Rochambeau donnait à des Iroquois ? J'avais grande envie de rire, mais j'étais cruellement humilié. »

Eduquer à la tolérance

Le XX^e siècle a vu progressivement se développer des idées d'une plus grande tolérance, en dépit des accidents tragiques de l'histoire. La seconde partie du siècle a été celle de la décolonisation, de la bataille pour les droits civiques aux USA, de la reconnaissance des minorités, en particulier sexuelles ou religieuses, notamment en Europe. Dans son récit *Cannibale*, Didier Daeninckx revient sur une période sombre de la colonisation dans les années 1930 : il évoque la pratique des « zoos humains ». Ses personnages sont transportés, avec une certaine brutalité, de Nouvelle Calédonie vers Paris pour être exposés à la curiosité malsaine de la foule. L'inauguration de l'exposition coloniale offre le spectacle ahurissant d'un défilé d'officiels et de notables, dont la vision inverse la valeur : les bêtes sauvages ne sont pas ceux que l'on croit, les Kanaks obligés à mimer le stéréotype ridicule de sauvages fantasmés, mais ces Occidentaux confits dans leur regard bêtement méprisant. Daeninckx, par ce regard posé sur une pratique heureusement disparue, invite à une tolérance entre les peuples et à une appréciation respectueuse d'autrui.

La littérature, les arts, mais aussi l'éducation, contribuent à enrichir notre connaissance des autres cultures et à développer une attitude ouverte et tolérante. A l'heure d'un savoir universellement accessible et mis en ligne, la découverte et l'exploration de cultures

différentes sont facilitées. Mais cette profusion d'informations peut susciter confusions, simplifications abusives et nouveaux malentendus : une éducation aux médias, un apprentissage de l'écoute, un exercice sensé du débat dans le respect de la parole de tous, sont essentiels pour construire un rapport apaisé et accueillant à l'autre.

B – Jean de La Fontaine, *Fables*, livres VII à IX. Parcours : Imagination et pensée au XVII^{ème} siècle.

Texte d'Eloïse LHERETE, « Les livres ont du pouvoir », *Sciences humaines*, n° 321, janvier 2020.

Vous résumerez ce texte en 189 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 170 mots et au plus 208 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte, et de ses étapes essentielles.
- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.
- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- La définition du « livre marquant » : celui qui nous bouleverse intellectuellement et émotionnellement et change notre existence.
- Les raisons de ce pouvoir du livre : il nous soustrait à notre existence hyper-connectée et ouvre un espace hors du temps qui permet l'introspection, la réflexion et la rêverie.
- Le double mouvement offert par le livre, vers soi et vers les autres : par l'identification aux personnages, il permet d'interroger sa propre existence, de trouver des réponses, des exemples pour mieux vivre et nous rattache à la communauté des Hommes.
- L'ambivalence de la lecture : promue aujourd'hui, décriée autrefois pour des raisons morales, potentiellement source de renfermement sur soi, elle peut ne rien apporter ou ne pas être jugée indispensable au bonheur de l'existence.
- La définition conclusive du livre marquant.

On valorise

- Une expression soignée ; des reformulations subtiles et pertinentes.

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemple possible de contraction

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Un livre qui nous marque est celui qui stimule notre pensée et notre imagination, nous bouleverse, fait écho à nos expériences, nous enrichit et modifie durablement notre existence.

Si certains ouvrages laissent en nous une empreinte si forte, c'est parce qu'ils ouvrent une parenthèse, hors de l'espace et du temps, qui permet le retour à soi. Ce moment suspendu, en marge du tourbillon quotidien ultra médiatique, laisse le champ à la méditation, à l'analyse et à la spiritualité. Des enfants malmenés par l'existence ont pu trouver dans les œuvres de fiction des univers-refuges réconfortants.

Entre introspection et ouverture à l'autre, la lecture nous rattache à la commune humanité. Epousant par procuration les trajectoires de multiples personnages, j'interroge ma propre existence et les réponses que j'apporte évoluent au fil des ans et des lectures. Le livre nous aide à construire notre vie par les exemples qu'il nous offre.

Encensée et promue aujourd'hui, la lecture a pourtant été décriée autrefois, jugée moralement pernicieuse. Il est vrai qu'elle peut aussi susciter un repli stérile sur soi ou paraître superflue.

Qu'est-ce qu'un livre essentiel ? C'est celui qui nous habite et nous élève.

204 mots

Essai

L'imagination nous éloigne-t-elle du monde ou nous permet-elle de mieux le comprendre ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les *Fables* de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet et des deux pistes formulées.
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une réflexion organisée.
- Un travail intégralement rédigé.
- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles. On valorisera en particulier les copies qui ne limiteront pas la réflexion à la lecture et feront référence à d'autres domaines, notamment aux sciences.
- Une réflexion nuancée et dialectique qui explore différents aspects de la question. Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors-sujet.
- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

Le sujet invite ici à une réflexion dialectique.

Toutefois, on ne pénalisera pas un candidat qui aurait choisi de développer davantage l'une des deux pistes proposées par le sujet.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion :

L'imagination peut nous couper du monde réel ou nous en éloigner par la création d'univers fictifs qui favorisent l'évasion et le divertissement

L'imagination permet de nous affranchir des règles, des codes, des contraintes, de la rationalité du monde réel pour nous faire accéder à des univers extraordinaires.

Les œuvres de fiction nous plongent dans des mondes où l'extraordinaire est de mise, où il dépayse, amuse, étonne mais n'est pas remis en question par le lecteur ou le spectateur qui accepte d'entrer dans l'univers fabuleux de la fiction.

Ainsi dans les *Fables* de La Fontaine, des êtres variés s'animent, des objets, des animaux et des végétaux sont mis en scène, parlent et agissent comme les humains. On y rencontre un cierge dans la fable 12 du livre IX qui se jette dans le feu pour imiter l'argile et résister aux affres du temps. Un minuscule insecte, dans « Le Coche et la Mouche », fable 8 du livre VII se targue de conduire une voiture hippomobile tandis que deux rats sont capables d'unir leurs efforts pour sauver leur repas du renard prédateur dans « Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf » qui clôt le *Discours à Madame de la Sablière*, au livre IX. Certaines fables font revivre les héros mythologiques tels que Bellérophon dans « L'Ours et l'amateur des jardins » ou Jupiter et Mercure dans « Jupiter et les Tonnerres ».

Les *Contes* de Perrault nous transportent dans des univers merveilleux peuplés de fées, de sorcières, d'ogres où les objets et lieux magiques sont courants. La Marraine-fée dans « Cendrillon » métamorphose une citrouille en carrosse, des souris en chevaux grâce à sa baguette.

Ces univers fantastiques se retrouvent dans toutes les formes d'expression artistique. Des personnages-végétaux dans les *Saisons* d'Arcimboldo au « téléphone-homard » de Dali, du *Voyage dans la lune* de Méliès à l'univers cinématographique de Christopher Nolan, d'Homère à Tolkien, tous les artistes explorent les bornes des univers imaginables « que l'on n'approche qu'en rêve » selon la formule de Breton.

L'immersion dans des univers imaginaires nous permet d'envisager des « ailleurs » étrangers à nous-mêmes, et de devenir quelqu'un d'autre.

L'imagination permet d'accéder à un ailleurs éloigné de notre univers quotidien, un monde exotique et fantasmé.

Les *Fables* de La Fontaine transportent les lecteurs dans des univers exotiques : dans « Le Bassa et le Marchand », VIII, 18, ils fréquentent la Turquie ; dans « Démocrite et les Abdéritains », VIII, 26, ils sont plongés dans l'Antiquité grecque ; la parfaite amitié qui lie « deux vrais amis » dans la fable 11 du livre VIII leur fait envier ces résidents du « Monomotapa », pays d'une Afrique fabuleuse ; la fable « Le Rat et l'Huître » (VIII, 9) les emmène vers les « Apennins » et le Caucase.

On peut rappeler le goût pour l'exotisme dans la littérature du siècle suivant, qui peint une existence idéalisée dans *Paul et Virginie* de Bernardin de St Pierre, ou pleine de délicieux dangers comme dans *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe. C'est aussi le propre des romans d'aventures qui nous plongent dans des univers méconnus comme dans *L'Appel de la forêt* de Jack London où nous suivons les aventures de Buck, un chien de traîneau ou dans *L'Île au trésor* de Stevenson où nous cheminons auprès du jeune Jim Hawkins.

Les œuvres de fiction permettent également de projeter ses rêves d'un monde idéal : l'utopie de l'Eldorado dans le conte philosophique de Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, dépeint une société où la tolérance et l'égalité prévalent. La fiction crée alors, un bref instant, une

parenthèse enchantée, un monde plus juste, où l'orgueil des hommes est discrédité (comme dans la fable, « Rien de trop » (IX, 11)), où d'autres valeurs prédominent. Ainsi, Cyrano de Bergerac, dans son roman burlesque et fantaisiste *L'Autre Monde ou Histoire comique des États et Empires du Soleil*, imagine une République des Oiseaux. La discussion entre le narrateur et la pie fait office de rêve éveillé et dévoile au lecteur une société heureuse régie par un roi « doux » et « pacifique ».

L'imagination permet de se libérer d'un quotidien décevant ou éprouvant pour s'inventer un monde meilleur... au risque de perdre pied avec la réalité.

Dans l'article d'Héloïse Lhéréte, Boris Cyrulnik désigne les romans de son enfance comme des « porte-rêves » qui lui ont permis d'échapper à un quotidien éprouvant, marqué « par la perte de ses parents et la maltraitance des institutions ». Dans *L'Enfant* de Jules Vallès, Jacques Vingtras, puni et oublié dans une salle d'études, parvient à s'extraire de la triste réalité qui l'entoure en lisant *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe. L'imagination produit ainsi des œuvres qui permettent au lecteur de s'évader, de stimuler son propre pouvoir d'imagination et de susciter l'espoir.

Mais ce phénomène d'identification à un héros imaginaire, cette existence par procuration ne sont pas tout à fait sans danger ; le bovarysme guette et le retour à l'existence réelle peut s'avérer douloureux, voire impossible. L'imagination éloigne du monde, empêche de le comprendre et d'y trouver sa place. Nourrie de récits sentimentaux, l'héroïne de Flaubert se heurte à un quotidien médiocre, jugé insupportable parce qu'éloigné des éblouissements du romanesque. Dans un état d'insatisfaction permanent, elle s'enfonce peu à peu dans une mélancolie qui la conduira au suicide. On peut également convoquer la figure célèbre de Don Quichotte : imbu de romans de chevalerie, incapable de voir le monde tel qu'il est, le personnage de Cervantès est en proie à des visions qui font de lui un personnage tout à la fois généreux et inadapté au monde.

Les écueils de l'imagination sont évoqués par Eloïse Lhéréte qui précise dans son article que l'on peut « s'enfermer dans la lecture sans parvenir à s'en nourrir » et qui rappelle que les œuvres d'imagination n'ont pas toujours été perçues de manière positive : « la fiction littéraire a parfois été soupçonnée d'amollir le corps, de pervertir les esprits, de dépraver les mœurs, de dérégler les cœurs. » Cette suspicion s'exprime aujourd'hui à l'encontre des univers virtuels créés par les médias et les jeux vidéo, dans lesquels se plongent notamment les adolescents au risque parfois de développer une forme d'addiction, une difficulté à nouer de véritables relations sociales, voire une incapacité à distinguer fiction et réalité qu'ont pu illustrer certains faits divers tragiques.

L'imagination et les œuvres qu'elle génère peuvent permettre au lecteur de mieux comprendre le monde et de se comprendre lui-même.

Les œuvres d'imagination peuvent être le médium entre le monde et nous et constituer un moyen de mieux appréhender une époque ou une culture.

L'imagination peut servir la connaissance du monde ; c'est l'ambition des écrivains du XIXème siècle en particulier de recourir à la fiction pour offrir au lecteur une peinture exacte de la société de leur temps. Rappelons les carnets d'enquêtes dans lesquels Zola consignait observations et faits réels pour décrire avec précision le travail de la mine dans *Germinal* ou

l'univers du rail dans *La Bête humaine*. Citons Maupassant qui permet au lecteur de découvrir le monde de la presse qu'il connaît bien en suivant l'ascension sociale de Georges Duroy dans *Bel-Ami*. C'est tout l'enjeu également des œuvres cinématographiques qui, à travers la fiction, donnent à voir, avec parfois la précision du reportage, la réalité de notre société ou de cultures éloignées de la nôtre.

Mais le détour par la fantaisie irréaliste est également l'occasion de poser un nouveau regard sur notre monde et, peut-être, de mieux le comprendre. C'est le propre de l'apologue qui utilise l'imagination pour susciter la réflexion. Ainsi dans « L'Horoscope », VIII, 16, la Fontaine dénonce les effets néfastes des pratiques divinatoires contre lesquelles Louis XIV s'oppose dans un décret en 1682. Un certain nombre de fables dépeignent le pouvoir royal et la cour. Dans « Les Animaux malades de la peste », VII,1, l'arbitraire de la justice royale est énoncé dans la moralité des deux derniers vers : « Selon que vous serez puissant ou misérable, / Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir. ». « La Cour du Lion », VII, 6 montre l'hypocrisie et la ruse des courtisans, prêts à tout pour complaire à « sa Majesté Lionne ». Les contes philosophiques permettent également de saisir la complexité et l'âpreté du monde. Ainsi Saint-Lambert, dans *Ziméo* ou Voltaire dans *Candide* remettent-ils en question l'esclavage au XVIII^{ème} siècle.

Certaines œuvres d'imagination, a priori réservés au pur divertissement, peuvent contribuer à porter à la réflexion du lecteur des enjeux sociétaux : citons le roman policier d'Olivier Norek, *Entre deux mondes*, qui s'intéresse au sort des migrants et à la jungle de Calais.

Les dystopies sont aussi le lieu d'une réflexion sur la société et sur son devenir. Dans le roman d'anticipation *Le Meilleur des mondes*, Huxley décrit une société constituée de castes, aseptisée et contrôlée, où le libre arbitre n'a plus sa place. Dans *1984*, Orwell imagine un régime policier, totalitaire, fondé sur une surveillance constante qui prive les hommes des libertés fondamentales. Plus récemment, *Zéro* d'Elsberg alerte sur les dangers des réseaux sociaux, des objets connectés, du culte du bonheur.

L'imagination constitue un moyen de s'ouvrir aux autres et de s'interroger sur soi-même et sur le devenir de l'humanité.

Dans son article, Éloïse Lhérété, souligne le rôle de la lecture dans la connaissance de soi-même et la prise de conscience d'une humanité partagée, au-delà des différences : « La littérature [...] nous relie à la longue chaîne des destinées humaines ».

Grâce au processus d'identification aux personnages, le lecteur d'œuvres fictives est amené à comprendre l'autre « de l'intérieur », à suivre des destinées qui ne sont pas les siennes, à étendre et à enrichir sa connaissance de l'humanité, que celle-ci soit incarnée par la noble et vertueuse Princesse de Clèves, le tuteur en série du *Parfum* de Süskind ou par les lycéens embrigadés dans *La Vague* de Strasser.

La rencontre de personnages imaginaires aide sans doute à mieux nous comprendre et à nous construire. Les *Fables* de La Fontaine dressent une galerie de portraits qui constituent autant de « modèles » ou de « contre-modèles », selon la formule d'Eloïse Lhérété. Certains titres expriment cette dualité comme « Le savetier et le Financier », VIII, 2 où l'humilité et la joie de vivre de l'artisan s'opposent à la cupidité et aux tourments de son riche voisin. Loin d'être moralisateur lorsqu'il peint des défauts humains atemporels et universels, le fabuliste intervient souvent dans ses fables pour indiquer qu'il s'inclut dans la communauté humaine. Dans « Le Pouvoir des fables », VIII, 4, il précise : « Si Peau d'âne m'était conté, / J'y prendrais un plaisir extrême », affirmant ainsi son goût pour les œuvres d'imagination.

L'imagination reste en définitive une force à associer à la raison pour comprendre le monde

« Maîtresse d'erreur et de fausseté » selon Blaise Pascal, l'imagination constitue une « superbe puissance », qui peut se révéler « ennemie de la raison » et entraîner l'esprit bien loin du monde et des réalités.

Pourtant, les scientifiques mêmes soulignent le caractère indispensable de l'imagination dans le travail d'investigation du monde. « L'imagination est plus importante que le savoir » disait Einstein, rappelant volontiers le rôle essentiel joué par l'imagination dans les découvertes scientifiques. Penser le monde, c'est d'abord l'imaginer. Pour résoudre certains problèmes fondamentaux, c'est l'expérience fictive qui est requise. Ainsi, pour étudier la vitesse de la lumière, Einstein s'est imaginé assis sur un rayon de lumière un miroir à la main ; pour forger sa théorie de la relativité, il s'est vu installé dans un ascenseur cosmique en train de chuter et s'est demandé ce que deviendrait la clé qu'il laisserait tomber... Le recours à l'œuvre d'imagination permet également de déployer une pensée scientifique et de la vulgariser. Galilée a eu recours au dialogue fictif et aux cosmogonies pour exposer ses théories. Au XVII^{ème} siècle Fontenelle, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, imagine un dialogue entre un philosophe et une marquise pour présenter les thèses et hypothèses scientifiques de son époque.

Le monde imaginaire reste à confronter au monde réel et c'est le va-et-vient entre imagination et réalité qui peut s'avérer être source de richesse pour l'être humain. Espérer des situations qui ne peuvent se réaliser comme dans la fable de La Fontaine « La Laitière et le pot au lait » peut conduire à la désillusion et à un retour brutal à la réalité. Pour appréhender le monde, imagination et pensée, fantaisie et raison sont complémentaires. Rappelons-nous d'un discours de réception à l'Académie française, La Fontaine se disait « papillon du Parnasse et semblable aux abeilles » en 1684. Ce discours reflète cette alliance subtile entre la légèreté propre à l'imagination et la rigueur imposée par la raison.

C – Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Texte d'Antoine Lilti, « Lumières. Peut-on éduquer le peuple ? », *L'Histoire*, n°463, septembre 2019.

Vous résumerez ce texte en 198 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 178 mots et au plus 218 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte et de ses étapes essentielles.
- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.
- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- Le point commun de la pensée des Lumières est la conviction que la connaissance favorise le progrès et qu'elle doit être accessible à tous.
- Plus que la connaissance elle-même c'est la capacité d'exercer une pensée critique qu'il s'agit de développer chez tous les hommes.
- L'émancipation intellectuelle est la condition nécessaire à la lutte contre toute forme d'asservissement.
- Mais plus que la censure, ce qui s'oppose au projet des Lumières, c'est l'attitude du lectorat, prompt à croire sans penser par lui-même ; c'est aussi l'essor de l'imprimé, qui multiplie les productions médiocres et démagogues.

On valorise

- Une expression soignée ; des reformulations subtiles et pertinentes.

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemple possible de contraction

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Les philosophes des Lumières partagent la conviction que la connaissance permettra d'améliorer la vie des Hommes, et qu'il faut par conséquent favoriser l'éducation du peuple et l'accès au savoir grâce à l'essor de l'édition.

Mais il leur paraît surtout indispensable de développer l'esprit critique et l'autonomie de la pensée, seuls aptes à libérer les masses de toute forme d'asservissement. Si la libération intellectuelle de chaque individu est en soi irréalisable, la libération collective est envisageable. Ensemble, les hommes pourront s'émanciper en dépassant leurs idées préconçues, guidés par l'engagement clairvoyant de quelques-uns.

Ce rôle d'éclaireurs est dévolu aux philosophes. Deux obstacles s'opposaient toutefois à ce projet : la censure politique et religieuse, qui valut l'emprisonnement à certains intellectuels ; et, plus préoccupante, l'attitude du lecteur lui-même. Les progrès technologiques avaient accru la diffusion des livres et élargi leur lectorat. Si la plupart des philosophes étaient convaincus des bienfaits de cette expansion de l'écrit, ils doutaient en revanche de la capacité de tous les lecteurs à faire preuve de discernement. La multiplication des publications

menaçait en effet de conforter les opinions erronées, d'encourager la crédulité, de noyer l'esprit des Lumières sous un flot d'ouvrages cherchant plus à séduire qu'à instruire.

218 mots

L'essai : N'apprend-on à réfléchir qu'en lisant des livres ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction, et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet.
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une réflexion organisée.
- Un travail intégralement rédigé.
- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles.
- Une réflexion nuancée et dialectique qui explore différents aspects de la question.
- Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors-sujet.
- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

On n'attendra pas nécessairement un plan dialectique. On n'hésitera pas à accorder la totalité des points à une thèse bien étayée, et argumentée de manière convaincante.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion :

On s'instruit et l'on réfléchit en lisant.

Les livres sont des compagnons de réflexion

Le texte d'Antoine Lilti établit nettement, et dès le paragraphe liminaire, l'équation essor de l'imprimerie = diffusion du savoir.

La variété des livres permet en effet à chacun et chacune de trouver matière à réflexion (entre les récits de voyage, les romans, les récits autobiographiques, la science fiction...).

Les livres nous accompagnent également tout au long de notre vie. Le conte propose à l'enfant des réflexions d'ordre moral, lui permet de s'interroger sur la dimension didactique d'Ulysse ou de Renart, sur le courage d'une Cendrillon. Le roman d'apprentissage et/ou de jeunesse peut aider l'adolescent à se construire, à se confronter à la réalité, avant qu'adulte il ne se tourne davantage vers des textes plus philosophiques ou plus abstraits ; on peut ainsi penser à un parcours sentimental qui débiterait avec *Une vague d'amour sur un lac d'amitié*, et se poursuivrait avec *L'Ecume des jours* puis *Le Banquet* ou les *Fragments d'un discours amoureux*... On peut aussi relire à tout âge des livres lus plus jeunes et ne pas en tirer les mêmes réflexions – pensons au jugement de Rousseau sur les fables.

Les livres sont des objets qui se prêtent à la relecture, à l'annotation, au surlignage, à la reformulation en marge... On les conserve précieusement dans nos bibliothèques domestiques ou numériques, on les rouvre au besoin quand une question nous traverse, on en apprend par cœur des passages qui stimulent et alimentent notre réflexion...

Les livres invitent plaisamment à la réflexion

La lecture est un plaisir, une parenthèse de liberté (choix de l'ouvrage, choix du temps qu'on lui consacre...) qui élargit et consolide notre intelligence et notre réflexion. L'Ingénu découvre en prison que « la lecture agrandit l'âme », et son esprit « se fortifi[e] de plus en plus ».

Les livres qui sollicitent la fiction et l'imagination sont une source de divertissement et de distraction qui n'est pas incompatible avec une dimension réflexive, qui peut même pertinemment la soutenir. On pourra s'appuyer sur la devise classique *placere et docere*, sur le sourire et la réflexion suscités par l'esprit voltairien (cette observation du Huron au chapitre 11 de *L'Ingénu*, à propos des critiques littéraires médiocres : « Je les compare [...] à certains moucherons qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. »), sur la portée didactique des *Fables* de La Fontaine...

Les livres nous incitent à réfléchir sur nous-mêmes. Les romans d'analyse psychologique sont un terrain d'exploration et d'analyse de soi : *La Princesse de Clèves* permet de peser la force et le danger des sentiments. L'autobiographie, en nous faisant accéder à la conscience d'autrui, apporte indéniablement un éclairage sur nous-mêmes, sur nos tropismes et nos monologues intérieurs (Sarraute), sur « l'instabilité naturelle de nos caractères et de nos opinions » (Montaigne)...

Les livres nous invitent également à réfléchir sur autrui et le monde, à remettre en question nos préjugés, à ne pas nous contenter de notre vision autocentrée pour nous emparer d'une culture et de valeurs communes et adopter un regard plus synoptique. C'est ainsi que Lilti présente le projet des Lumières. C'est ce à quoi s'attellent Gordon et le Huron dans *L'Ingénu*.

Le monde entier s'offre à la réflexion dans les livres

Les livres nous offrent la possibilité d'une connaissance encyclopédique du monde, d'une réflexion intarissable sur ses enjeux et ses travers. Les chapitres 10 à 14 de *L'Ingénu* illustrent parfaitement cette dimension de corne d'abondance qui alimente les débats des deux captifs et les console « de leur propre misère ».

Effectivement, quand on est privé de liberté, les livres sont parfois le seul mode d'accès au reste du monde : pensons aux scènes d'emprisonnement dans *Le Comte de Monte-Cristo* ou *L'Enfant de Vallès*.

Parfois même, c'est le souvenir du livre qui alimente la réflexion : celle de Jacques Lusseyran et Primo Levi déportés, celle des prisonniers politiques du roman de T. Ben Jelloun *Cette aveuglante absence de lumière*.

On peut apprendre à réfléchir par d'autres voies : les limites d'une connaissance purement livresque du monde.

Les livres peuvent ne pas nourrir notre réflexion

C'est d'ailleurs ce que déplore Voltaire à la fin du texte d'Antoine Lilti.

Le livre peut en effet n'avoir aucune ambition didactique ou réflexive, voire nous induire en erreur et nous livrer une vision fauss(é)e du monde. Quichano, qui a dévoré de trop nombreux romans de chevalerie, se prend pour Don Quichotte, et se lance à l'assaut de brebis et de moulins comme s'il s'agissait d'armées et de géants hostiles. Emma souffre de bovarysme, ses lectures agissent comme des catalyseurs de sa mélancolie qui l'éloignent du monde réel et l'empêchent de réfléchir lucidement à sa situation.

D'autres médias que les livres nous apprennent à réfléchir

Il existe d'autres supports qui nous forment et nous informent, endossent comme les livres une mission d'instruction et d'émancipation intellectuelle.

On peut penser aujourd'hui aux nombreux contenus en ligne : plateformes telles que Lumni ou Educ'Arte, tutoriels pour comprendre et réviser ses cours (Apprendre sur ina.fr), chaînes Youtube (Massachusetts Institute of Technology channel, Le Mock, Photo synthèse), jeux vidéo éducatifs...

Les émissions de radio ambitionnent à juste titre d'apprendre à réfléchir. On pourra penser évidemment à *Ecoutez, révisez !* et *En français dans le texte* sur France Culture.

Les œuvres d'art sont également une source inépuisable d'apprentissage : peintures, sculptures, films, spectacles vivants... s'offrent à nous comme autant d'occasions de plonger en soi, ainsi que de réfléchir sur les soubresauts ou les beautés du monde et des sociétés.

L'expérience concrète du monde nous apprend à réfléchir

Nous apprenons par la confrontation intellectuelle avec l'autre, par la discussion et le débat qui incarnent les opinions et leur permettent d'interagir : le tableau de Raphaël *L'Ecole d'Athènes* nous montre des penseurs de tous ordres en train de discuter, les philosophes des Lumières promeuvent le débat, Gordon et l'Ingénu ne cessent de « raisonner » et de converser.

L'expérience du monde permet d'éprouver les théories découvertes dans les livres par leur mise en application concrète. Rousseau dans *L'Emile* prône une éducation fondée sur le travail manuel, l'observation de la nature.

Le voyage, la rencontre avec l'Ailleurs et l'Autre, forment notre connaissance et notre appréhension du monde et de nous-mêmes. « Il faut voyager pour frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui », affirmait Montaigne. Ce n'est pas par hasard que les héros des contes voltairiens explorent maintes contrées et côtoient divers peuples (Candide, Zadig, Micromégas, le Huron). Sylvain Tesson dans *Dans les forêts de Sibérie* raconte combien les six mois passés dans son isba de bois ont exigé de lui qu'il découvre ses potentialités, qu'il se mette au défi de l'introspection, du face-à-face avec lui-même.

